

## Elmgreen & Dragset, l'art de l'irrévérence

October 12, 2018 | By Roxana Azimi

page 1 of 6

**Leur aventure s'est déployée en marge des grands circuits de l'art contemporain. Exposé cet automne à Paris et Londres, le duo scandinave aime cacher une dimension critique dans ses sculptures et installations aux airs farceurs.**



Michael Elmgreen (à gauche) et Ingar Dragset le 1er octobre 2018 à la Whitechapel Gallery de Londres, où ils exposent jusqu'au 13 janvier. WENDY HUYNH POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

En ce mois d'octobre, Michael Elmgreen et Ingar Dragset, alias Elmgreen & Dragset, font feu de tout bois. Dans l'hôtel particulier du Marais qui abrite la galerie Emmanuel Perrotin, ils bouleversent l'espace de fond en comble. Place Vendôme, ils font échouer des centaines d'étoiles de mer rouges, pour une installation inscrite dans le programme hors les murs de la FIAC. A Londres, enfin, à la Whitechapel Gallery, ils ont installé une piscine typique des années 1950. Cette omniprésence pourrait laisser penser qu'Elmgreen & Dragset s'inscrivent parmi les artistes qui caressent le bon goût dans le sens du poil. Grossière erreur ! Le duo dano-norvégien pince-sans-rire, passé maître dans les sculptures et les installations irrévérencieuses, est plus poil à gratter que brosse à reluire, moins courtisan que fou du roi.

Comme Maurizio Cattelan, Elmgreen & Dragset sont longtemps passés pour de drôles de zèbres, des rigolos inoffensifs. Leur rire potache n'a pourtant rien de facile. Depuis vingt ans, ces farceurs très sérieux ont l'ambition d'éveiller les consciences. Mais critiquer le système, tout en y appartenant, n'est pas à la portée du premier venu. Il faut un certain degré d'intimité avec le pouvoir, le vrai, celui des grands collectionneurs et du grand marché. Cette connaissance, Michael et Ingar l'ont acquise discrètement : aujourd'hui à la tête d'un immense atelier – mais seulement dix assistants, quand des artistes de leur standing, comme Olafur Eliasson, à Berlin, en alignent une centaine – dans une ancienne usine de pompage électrique, ils ont longtemps avancé masqués.

Leur chance ? Avoir fait leurs armes dans une Scandinavie qui, au milieu des années 1990, était Terra incognita sur la carte du monde de l'art. « *On a pu travailler sans songer à vendre, en amateurs plutôt qu'en professionnels, sans se poser la question de notre place dans les musées* », glisse Dragset, le brun Norvégien, le moins bavard du duo. Et d'ajouter, avec un sourire timide : « *On n'a jamais été très à l'aise dans le monde de l'art.* »



« Donation Box » (2006), d'Elmgreen & Dragset. WENDY HUYNH POUR « M LE M AGAZINE DU MONDE »

Ses premiers pas, Dragset les accomplit dans le théâtre corporel. Elmgreen, son comparse blond, invente alors une poésie sauvage et imagée, mais condamnée à la confidentialité en raison du nombre restreint d'amateurs lisant le danois dans le texte. En décidant de mettre ses textes sur écran, il bascule cependant dans un monde qui lui était étranger, celui de l'art. « *Les gens de la poésie ne se retrouvaient pas dans ce que je faisais*, raconte-t-il. *J'ai exposé dans des centres d'art et on m'a alors étiqueté artiste visuel.* »

Les deux hommes se rencontrent en 1994, dans une boîte de nuit de Copenhague. Le couple d'amoureux navigue entre plusieurs eaux : art, théâtre, poésie, performance. A cette époque, des collectifs comme Superflex fleurissent un peu partout au Danemark. Leur rupture amoureuse, en 2003, ne sépare pas les artistes. « *Les dix ans que nous avons vécus ensemble, c'était comme cinquante ans pour beaucoup de gens. On savait qu'on ne pourrait pas s'éloigner l'un de l'autre* », résume Elmgreen. « *Le cœur de notre relation, c'était l'amitié, le sentiment d'être des âmes sœurs* », ajoute son complice.

Leurs œuvres, conçues au terme de vives discussions, se chargent dès lors de plus d'émotions, à l'instar de cette hirondelle moribonde coincée entre deux vitres, qu'ils imaginent à la Tate Modern l'année même de leur séparation. A la corde sensible, le duo préfère toutefois l'humour corrosif. « *Ça permet de commencer une conversation*, confie Dragset. *On ne cherche pas à être provocateurs par plaisir. C'est un effet collatéral.* »

Dès 1997, le monde de l'art devient leur cible privilégiée, lorsque pendant douze heures ils peignent et repeignent en blanc les murs d'une galerie. Histoire de se moquer des « white cubes » stériles et neutres, ainsi que du « bougisme » des galeries, qui s'obligent à vernir tous les mois. Ironisant sur les liens entre l'art et le luxe, le tandem installe, en 2005, la réplique grandeur nature d'une boutique Prada en plein désert, à 40 kilomètres du centre d'art mythique de Marfa. A la Biennale de Venise, en 2009, ils reconstituent un appartement censé être celui d'un collectionneur gay dont le « cadavre » gît au fond d'une fausse piscine. D'autres sculptures représentent un coffre-fort, ou une collectionneuse trop lasse, presque dubitative, devant la caisse renfermant sa dernière acquisition. Elmgreen & Dragset ne craignent pas de mordre la main du collectionneur qui les nourrit. « *Le monde des enchères, les Basquiat à 100 millions de dollars, ce n'est pas notre monde. Pas plus que la*

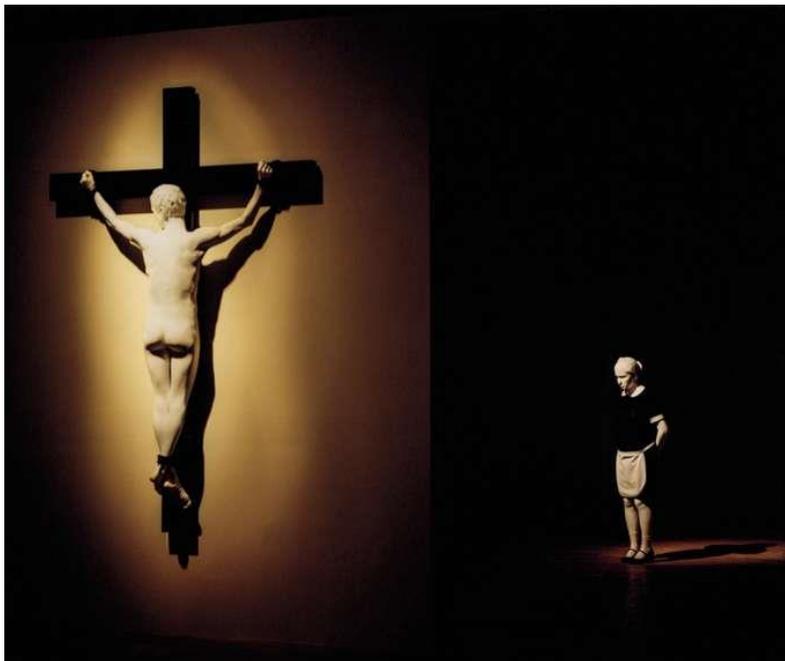
*surproduction*, souligne Elmgreen. *On ne veut pas mettre notre atelier sous stéroïdes !* » En 2016, à quelques jours de la FIAC, ils s'emparent de la nef du Grand Palais pour y reproduire le stand de la galerie Perrotin, rempli de leurs œuvres, perdu tout seul au milieu de rien. Une proposition méchamment ironique tant le bâtiment a abrité les projets les plus mégalos, et parfois creux, comme Monumenta, une opération où les artistes rivalisent de gigantisme.



Ingar Dragset derrière la sculpture « Some Stayed on While Others Left » (2018). WENDY HUYNH POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Brocarder les tics et les tocs du monde de l'art serait un fonds de commerce trop facile. Les complices s'attaquent aussi aux visions héroïques de la virilité, en installant un enfant sur un cheval à bascule à Trafalgar Square, à Londres, pichenette aux grandes statues équestres valorisant le mâle guerrier. En 2012, ils réalisent même une version masculine de la Petite Sirène de Copenhague. Scandale ! On ne touche pas impunément à un symbole nationale. « *On nous a dit que c'était une sculpture gay*, rigole Elmgreen. *Comme si une sculpture pouvait être homo, franchement !* »

A la galerie Perrotin, en octobre, ces esprits frappeurs posent la question de l'espace public et privé en empruntant aussi bien au registre du minimalisme que du land art. Parmi les œuvres exposées, un panneau de signalisation opaque et muet. Manière d'exhorter le citoyen à agir sans attendre d'ordre. La piscine qu'ils exposent à la Whitechapel Gallery n'a rien d'un bassin récréatif. Il s'agit plutôt d'une douche froide, un souvenir des piscines publiques de la ville, rasées pour construire des immeubles luxueux, ou une école d'art comme Goldsmiths. « *Le nouveau bâtiment de la Tate a coûté des centaines de millions de dollars, soupire Elmgreen. On ferme des infrastructures utiles, des bibliothèques, des bains publics, même des stades pour créer des institutions de luxe pour touristes que les Anglais ne visitent qu'une fois par an à tout casser.* » Elmgreen & Dragset auraient-ils perdu toute foi en la création contemporaine ? « *L'art peut être fantastique, répond Elmgreen, et peut éveiller les esprits, planter des graines dans les consciences des puissants ; mais il peut aussi faire beaucoup de tort. Il s'est parfois allié aux régimes totalitaires. L'art, ce n'est pas un label de qualité ou d'éthique.* »



De gauche à droite, « Reversed Crucifix » (2016) et « Pregnant White Maid » (2017). WENDY HUYNH POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Précisément, lorsqu'ils furent sollicités pour être les commissaires de la Biennale d'Istanbul en 2017, les compères y ont réfléchi à plusieurs fois. Une manifestation artistique dans la Turquie d'Erdogan, qui venait de lancer une chasse sans précédent aux intellectuels et aux journalistes ? L'invitation fait froid dans le dos. Le grand risque étant l'instrumentalisation : une biennale peut vite se muer en village Potemkine, donnant une illusoire image d'ouverture à un régime répressif. Après le coup d'Etat de 2016, dix jours après avoir été sélectionnés, Elmgreen & Dragset songent à démissionner. La directrice des programmes a été licenciée, beaucoup de collaborateurs ont vu des membres de leurs familles arrêtés. Mais les organisateurs de la Biennale, financée à 95 % par des fonds privés, les enjoignent d'aller sur place pour rencontrer opposants et journalistes. A chaque interlocuteur, ils posent la même question : une biennale fait-elle sens dans ce contexte ou s'agit-il d'une manière déguisée de priver les contestataires de projecteur ? « *Pour tous ceux qu'on a rencontrés, la pire des choses aurait été d'être abandonnés.* » De cet exercice de funambule, le duo tire une exposition axée sur les questions de la diversité et du vivre-ensemble. Pas comique pour deux sous.

La cinquantaine venant, Elmgreen & Dragset goûtent moins au burlesque, laissant davantage libre cours à la mélancolie. « L'humour va bien avec le blues, lance Elmgreen, sourire en coin. On ne peut pas afficher des smileys alors que la Scandinavie compte parmi les taux de suicide et d'alcoolisme les plus élevés au monde, si ? » Les duettistes ne se font plus d'illusion sur le modèle culturel scandinave, depuis que le Danemark et la Suède ont durci leur politique d'immigration. Pas plus qu'ils ne glorifient Berlin, où ils ont posé leurs valises en 1997, comme tant d'artistes, afin de profiter des loyers bas et des grands espaces. « La Ville était plus ouverte aux artistes, qui avaient la possibilité de disposer de lieux dans des buildings abandonnés, raconte Elmgreen. Les espaces libres, indéfinis qui existaient voilà encore dix ans ont disparu. » Résister aux conformismes et à l'air du temps, c'est plus fort qu'eux.